

été au bal hier?—Oui, madame, j'y ai été.—Vous êtes-vous beaucoup divertie?—Passablement.—A quelle heure êtes-vous retournée chez-vous?—A onze heures et un quart.

185.—Cent-quatre-vingt-cinquième.

Y a-t-il longtemps que vous apprenez le français?—Non, Mr., je ne l'apprends que depuis six mois.—Est-il possible! vous parlez assez bien pour si peu de temps.—Vous plaisantiez; je n'en sais pas encore beaucoup.—En vérité, vous parlez déjà bien.—Je crois que vous me flattez un peu.—Pas du tout, vous parlez comme il faut.—Pour parler comme il faut, il faut en savoir plus que je n'en sais.—Vous en savez assez pour vous faire comprendre.—Je fais encore beaucoup de fautes.—Cela en fait rien, il ne faut pas être timide; d'ailleurs vous n'avez pas fait des fautes dans tout ce que vous venez de dire.—Je suis encore timide, parce que j'ai peur qu'on ne se moque de moi.—Il faudrait être bien impoli pour se moquer de vous.—Qui serait assez impoli pour se moquer de vous?—Ne savez-vous pas le proverbe.—Quel proverbe?—Celui qui veut bien parler, doit commencer par mal parler.—Comprenez-vous tout ce que je vous dis?—Je l'entends et le comprends fort bien, mais je ne peux pas encore bien m'exprimer en français, parce que je n'ai pas l'habitude de le parler.—Cela viendra avec le temps.—Je le souhaite de tout mon cœur.

Voyez-vous quelquefois mon frère?—Je le vois quelquefois; quand je le rencontre l'autre jour, il se plaignit de vous.—S'il s'était mieux comporté et s'il avait été plus économe, disait-il, "il n'aurait pas de dettes, et je n'aurais pas été fâché contre lui."—Je le priai d'avoir pitié de vous, en lui disant, que vous n'aviez pas même assez d'argent pour acheter du pain.—Dites-lui, quand vous le verrez, me répliqua-t-il, "que non obstant sa mauvaise conduite envers moi, je lui pardonne.—Dites lui aussi," continua-t-il, "qu'on ne se moque pas de ceux à qui l'on a des obligations.—Ayez la bonté de faire cela, et je vous serai fort obligé," ajouta-t-il en s'éloignant.

XXXIX.

Cree vd. que la casa del Sr. N. valga mas que la mia?—Es su hijito de vd. tan bueno y laborioso como su hermana?—Qué hace ahí su criado de vd?—Han cumplido su palabra los jóvenes?—Qué he de hacer ahora?—Me pagará vd. todo lo que me debe, luego que vd. tenga dinero?—Despertó vd. a nuestros amigos esta mañana a las cuatro ménos cuarto?—Fueron a dar una vuelta sus niños de vd. con su amigo el Sr. B?—Habria vd. comprado este caballo, si yo hubiese comprado el del inglés?—Hablaria conmigo su jardinero de vd., si yo le escuchase?—No ha vuelto aún de la iglesia su tia de vd?—Por qué vivió su tio de vd. tanto tiempo en España?—A dónde han ido las hijas del médico?

186.—Cent-quatre-vingt-sixième.

Voulez-vous me raconter quelque chose?—Que voulez-vous que je vous raconte?—Une petite anecdote, si vous voulez.—Un petit garçon demandait un jour à table de la viande; mais son père lui dit qu'il n'était pas honnête d'en demander, et qu'il devait attendre qu'on lui en donnât.—Le pauvre petit garçon, voyant que tout le monde mangeait, et qu'on ne lui donnait rien, dit à son père: mon cher père, donnez-moi, s'il vous plaît, un peu de sel." "Qu'en veux-tu faire?" demanda le père. "C'est pour le manger avec la viande que vous me donnez," répliqua l'enfant.—Tout le monde admira l'esprit du petit garçon, et son père, s'apercevant qu'il n'avait rien, lui donna de la viande, sans qu'il en det mandat.—Qui était ce petit garçon, qui demanda de la viande à table?—C'était

le fils d'un de mes amis.—Pourquoi demanda-t-il de la viande?—Il en demanda parce qu'il avait bon appétit.—Pourquoi son père ne lui en donna-t-il pas de suite?—Parce qu'il l'avait oublié.—Le petit garçon eut-il tort d'en demander?—Il eut tort, car il aurait dû attendre.—Pourquoi demanda-t-il du sel à son père.—Il demanda du sel, pour que son père s'aperçut qu'il n'avait pas de viande, et qu'il lui en donnât.

Voulez-vous que je vous raconte une autre anecdote?—Vous m'obligerez beaucoup.—Un homme faisant des emplettes chez un marchand, lui disait: "Vous me surfaitez trop; vous ne devriez pas me vendre aussi cher qu'à un autre, puisque je suis des amis de la maison."—Le marchand répliqua: "Monsieur, il faut que nous gagnions quelque chose avec nos amis; car nos ennemis ne viendront jamais chez nous."

187.—Cent-quatre-vingt-septième.

Un jeune prince, âgé de sept ans, était admiré de tout le monde à cause de son esprit. Se trouvant un jour en société d'un vieil officier, celui-ci observa, en parlant du jeune prince, que quand les enfans avaient tant d'esprit dans les premières années, ils en ont ordinairement fort peu, quand ils sont avancés en âge. "En ce cas," dit le jeune prince, qui l'avait entendu, "il faut que vous ayez eu infiniment d'esprit dans votre enfance."

Un Anglais, à sa première visite en France, rencontra dans les rues de Calais un fort jeune enfant qui parlait le français couramment et avec élégance. "Mon Dieu! est-il possible!" s'écria-t-il, "que même les enfans ici parlent français avec pureté?"

Recherchons l'amitié des bons, et évitons la société des méchants; car les mauvaises sociétés corrompent les bonnes mœurs.—Quel temps fait-il aujourd'hui?—Il neige toujours, comme il neige hier, et selon toute apparence il neigera aussi demain.—Qu'il neige; je voudrais qu'il neigeât encore plus; car je me porte toujours très bien quand il fait très froid.—Et moi, je me porte toujours très bien, quand il ne fait ni froid, ni chaud.—Il fait beaucoup de vent aujourd'hui, et nous ferions mieux de rester à la maison.—Quelque temps qu'il fasse, il faut que je sorte; car j'ai promis d'être chez ma sœur à onze heures et un quart, et il faut que je tienne parole.

XL.

No quiere el escocés contarnos su historia?—Quién es el hombre que ha estado en nuestra casa anoche?—Por qué no nos dió su primo de vd. inmediatamente vino y queso?—Por qué le pidió a vd. mas dinero su criado?—Qué quiere hacer ahora?—Hace mucho tiempo que aprende vd. el alemán?—No me li songea vd. un poco?—Quién ha sido tan imolitico de reirse de vd?—No está vd. acostumbrado a hablar francés?—Ha hecho sus ejercicios vuestra prima?—Lo ha dicho vd. que haga mi fuego?—Qué hizo vd. la semana pasada en casa de mi tio?—Partirá el inglés con nosotros?—Quiénes son aquellos forasteros?—Pagaba vd. siempre al contado cuando vd. compraba algo al alemán?

188.—Cent-quatre-vingt-huitième.

Vous ne serez jamais respecté, à moins que vous n'abandonniez la mauvaise compagnie que vous fréquentez.—Vous ne pourrez pas finir votre travail ce soir à moins que je ne vous aide.—Je vous expliquerai toutes les difficultés, afin que vous ne vous découragez pas dans votre entreprise.—Supposé que vous perdiez vos amis, que deviendriez-vous?—En cas que vous ayez besoin de mon assistance, appelez-moi, et je vous aiderai.—Un homme sage et prudent vit avec économie quand il est jeune; afin qu'il jouisse du fruit de son travail!

quand il sera vieux. — Portez cet argent à Mr. N., afin qu'il puisse payer ses dettes. — Voulez-vous me prêter cet argent? — Je ne vous le prêterai pas, à moins que vous ne me promettiez de me le rendre aussitôt que vous pourrez. — Le général est-il arrivé? — Il arriva hier matin au camp, las et harrassé, mais très à propos. — Il donna de suite ses ordres pour engager l'action, quoique il n'eût pas encore toutes ses troupes. — Vos sœurs sont-elles heureuses? — Elles ne le sont pas, quoiqu'elles soient riches; parce qu'elles ne sont pas contentes. — Bien qu'elles aient bonne mémoire, cela ne suffit pas pour apprendre quelque langue, que ce soit; il faut qu'elles fassent usage de leur jugement. — Voulez-vous me prêter votre violon? — Je vous le prêterai, pourvu que vous me le rendiez ce soir. — Votre sœur viendra-t-elle me voir? — Oui, madame, elle viendra, pourvu que vous promettiez de la mener au concert. — Je ne cesserai de l'importuner jusqu'à ce qu'elle m'ait pardonné. — Donnez-moi ce canif. — Je vous le donnerai, pourvu que vous n'en fassiez pas mauvais usage. — Irez-vous à Londres? — J'irai pourvu que vous m'accompagniez; et j'écrirai une autre fois à votre frère, en cas qu'il n'ait pas reçu ma lettre.

189. — Cent-quatre-vingt-neuvième.

Où étiez-vous pendant l'affaire? — J'étais au lit à faire penser mes blessures. — Plût à Dieu que j'y eusse été! — J'aurais voulu vaincre ou périr. — On évita la bataille de peur que nous ne fussions pris, leurs forces étant supérieures aux nôtres. — A Dieu ne plaise que je blâme votre conduite; mais vos affaires ne seront jamais faites comme il faut, à moins que vous ne les fassiez vous-même. — Partirez-vous bientôt? — Je ne partirai pas, que je n'aie diné. — Pourquoi m'avez-vous dit que mon père était arrivé, quoique vous sussiez le contraire? — Vous êtes si prompt que, pour peu qu'on vous contrarie, vous vous emportez en un instant. — Si votre père n'arrive pas aujourd'hui, et que vous ayez besoin d'argent, je vous en prêterai. — Je vous suis fort obligé. — Avez-vous fait votre devoir? — Pas tout-à-fait; si j'avais eu le temps, et que je n'eusse pas été si inquiet de l'arrivée de mon père, je l'aurais fait. — Si vous étudiez et que vous soyez attentif, je vous assure que vous apprendrez la langue française en très-peu de temps.

XLI.

En caso que vd. tuviese necesidad de ayuda, quiere vd. llamar á mi hermano? — Quiere su padre de vd. enviar ese dinero á mi amigo, para que pueda pagar sus deudas? — A quién piensa vd. prestar su dinero? — Por qué frecuenta vd. aún la mala compañía de ese joven? — Me explicará vd. la conducta de mi hijo? — Vendrá á vernos hoy su familia de vd.? — Quiere vd. darme ese bonito corta-plumas? — Irá vd. á Paris el mes próximo? — Por qué se desnuda y se acuesta su amigo de vd. tan temprano como nosotros? — Le despertó á vd. su tío mas temprano esta mañana? — A qué hora se levantó vd. ayer? — Qué vas á hacer con mi perro? — Qué hizo el médico en su casa de vd.? — A dónde han ido sus hermanas de vd.? — Han llegado por fin nuestros amigos los rusos? — No éramos amados cuando estábamos en Berlin? — Por qué no comemos? — Por qué come el muchacho tanto? — Adquieren estos hombres la subsistencia trabajando?

190. — Cent-quatre-vingt-dixième.

Il faut que vous ayez patience quoique vous n'en ayez pas envie; car il faut que j'attende aussi jusqu'à ce que je reçoive mon argent. — En cas que je le reçoive aujourd'hui, je vous paierai tout ce que je vous dois. — Ne croyez-vous pas que je l'aie oublié; car j'y pense tous les jours. — Ou croyez-vous peut-être que je l'aie déjà reçu? — Je ne crois pas que vous l'avez reçu; mais je crains que vos

autres créanciers ne l'aient déjà reçu. — Vous désiriez avoir plus de temps pour étudier, et vos frères désiraient n'avoir pas besoin d'apprendre. — Plût à Dieu que vous eussiez ce que je vous souhaite, et que j'eusse ce que je désire. — Quoique nous n'ayons pas en ce que nous souhaitons, cependant nous avons presque toujours été contents; et Messieurs B. ont presque toujours été mécontents, quoiqu'ils aient en tout ce dont un homme raisonnable peut se contenter. — Ne croyez pas, mad., que j'aie eu votre éventail. — Qui vous dit que je le croie? — Mon beau-frère voudrait ne pas avoir en ce qu'il a eu. — Pourquoi? — Il a toujours en beaucoup de créanciers et point d'argent. — Je veux (ô désire) que vous me parliez toujours français, et il faut que vous m'obéissiez, si vous voulez l'apprendre, et que vous ne vouliez pas perdre votre temps inutilement. — Je voudrais que vous fussiez plus assidu et plus attentif quand je vous parle. — Si je n'étais pas votre ami, et que vous ne fussiez pas le mien, je ne vous parlerais pas ainsi. — Méfiez-vous de Mr. N., car il vous flatte. — Croyez-vous qu'un flatteur puisse être un ami? — Vous ne le connaissez pas aussi bien que moi, bien que vous le voyiez tous les jours. — Ne croyez pas que je sois fâché contre lui, parce que son père m'a offensé. — Oh! le voilà qui vient; vous pouvez tout lui dire vous-même. — Quelles que soient vos intentions vous auriez dû agir différemment. — Quelques raisons que vous m'alléguiez, elles n'excuseront pas votre action, blâmable en elle-même. — Quelque chose qui vous arrive dans ce monde, ne murmurez jamais contre la Divine Providence; car quelque chose qu'on souffre, on le mérite. — Quelque chose que je fasse, vous n'êtes jamais content.

XLII.

Es su tia de vd. tan anciana como mi tío? — Quién tiene la mano mala? — No ha visto vd. mi pluma y mi cuaderno? — Vive su primo de vd. en un cuarto alto? — Ha roto todos mis vasos su hijita de vd.? — Hemos comido de su sopa de vd. ó de la de mi tía? — Le ha hecho á vd. daño ese hombre? — Quiere vd. darnos un poco de queso? — Cuál quiere su prima de vd.? — Pueden nuestros niños escribirnos esquelas? — Qué noticias nos trae el correo del Norte? — Ha estado vd. muy malo (ó enfermo)? — Será necesario [ó preciso] ir al teatro esta noche? — Estará su padre de vd. en su almacén? — A dónde irán sus niños de vd.? — Cuando ha visto su amigo de vd. á nuestro encargado de negocios? — Qué libros ha leído vd.? — Ha salido vd. esta mañana con nuestras familias? — A quién da vd. de comer y beber?

191. — Cent-quatre-vingt-onzième.

Un homme avait deux fils: l'un aimait à dormir la grasse matinée, et l'autre était très laborieux, et se levait toujours de très bonne heure. — Celui-ci étant un jour sorti de grand matin, trouva une bourse remplie d'argent. — Il courut à son frère lui faire part de sa bonne fortune, et lui dit: "Voyez-vous, Louis, ce qu'on gagne à se lever de bonne heure." — "Ma foi," répondit son frère, "si celui à qui elle appartient ne s'était pas levé de meilleure heure que moi, il ne l'aurait pas perdue."

On demandait à un jeune fainéant, ce qui le faisait rester au lit si long-temps. — "Je suis occupé, dit-il, à tenir conseil tous les matins. — Le travail me conseille de me lever, la paresse de rester couché; et ils me donnent ainsi vingt raisons pour et contre. — C'est à moi d'entendre ce qu'on dit des deux parts; et à peine la cause est-elle entendue que le dîner est prêt."

On raconte un beau trait d'une grande dame: interrogée ou était son époux, qui s'était caché, pour avoir trempé dans une conspiration, elle répondit courageusement, qu'elle l'avait caché. Cet aveu l'ayant amenée devant le roi, ce prince lui dit qu'elle ne pouvait échapper à la torture qu'en découvrant la retraite de son époux. — "Et cela suffira-t-il?" dit la dame. — "Oui," dit le roi, "je

vous en donne ma parole."—"Eh bien," dit-elle, "je l'ai caché dans mon cœur où vous le trouverez." Cette réponse admirable charma ses ennemis.

192.—Cent-quatre-vingt-douzième.

Cornélie, l'illustre mère des Gracques, après la mort de son époux, qui lui laissa douze enfans, se voua au soin de sa famille avec une sagesse et une prudence qui lui acquirent l'estime universelle. Trois seulement d'entre les douze parvinrent à l'âge mûr; une fille, Sempronie, qu'elle maria au second Scipion l'Africain, et deux fils, Tibérius et Caius, qu'elle éleva avec un soin particulier; et bien qu'on sût généralement, qu'ils étaient nés avec les plus heureuses dispositions, on jugeait qu'ils étaient encore plus redevables à l'éducation qu'à la nature. La réponse qu'elle fit à une dame de Campanie à leur sujet est très fameuse, et renferme de grandes instructions pour les dames et pour les mères.

Cette dame, qui était très riche, et passionnée pour le faste et l'éclat, avait étalé ses diamants, ses perles et ses bijoux les plus précieux, et elle engageait sérieusement Cornélie, à lui faire voir aussi ses bijoux.—Cornélie changea adroitement la conversation, pour attendre le retour de ses fils, qui étaient allés aux écoles publiques. Comme ils rentraient et arrivaient dans l'appartement de leur mère, elle dit à la dame de Campanie, en les lui montrant: "Voici mes bijoux et la seule parure que je prise." Et une telle parure, qui est la force et le soutien de la société, ajoute un plus grand lustre à la beauté que tous les bijoux de l'Orient.

XLIH.

Cuándo me enviará vd. los libros que he prestado á su hermana?—Podrá vd. pagarnos la semana próxima?—Quién ha perdido su cartera en el jardín?—Será necesario enviar á buscar el médico?—Verá vd. á su amigo el Sr. N. hoy?—Irá su prima de vd. al concierto?—Vendrá el italiano á nuestra casa esta noche?—Se quedarán los franceses en su casa?—Cuándo haremos nuestros ejercicios?—Da vd. su caballo á su hijo, que es tan perezoso?—Ha aprendido su hermano de vd. al fin el francés?—Ha comprendido vd. lo que el alemán le ha dicho (á vd.)?—Ha visto su padre de vd. la casa de que vd. le ha hablado?—Ve vd. los buques que han llegado esta mañana?—Ha acepillado vd. los vestidos de mi padre, de que le he hablado?—Qué necesita nuestro vecino?—Es cierto que el gobierno ha ajustado (ó concluido) un tratado de comercio con los Estados- Unidos?

I.

Extracto de las aventuras de Telémaco.—Sacrificio de Idomeneo.—Idomeneo, Hijo de Deucalion, y nieto de Minos, dice Naucrates, fué como los demás reyes de Grecia, al sitio de Troya. Después de su ruina, regresando á Creta, sufrió una borrascá tan violenta, que el piloto de su nave y los demás expertos de la navegacion, creyeron inevitable su naufragio, llegaron á tener delante la imagen de la muerte, á ver abiertos los abismos para tragarlos, y á llorar su desgracia; no esperando ni aun el triste reposo que alcanzan los manes de los que pasan la Estigia. Idomeneo levantó los ojos y manos al cielo, invocó á Neptuno y exclamó: "Oh poderoso Dios! tú que tienes el imperio de las ondas, dignate de oír á un desgraciado. Si me haces volver á ver la isla de Creta, á pesar de los vientos, te ofrezco en sacrificio la primera cabeza que se presente á mi vista."

Entretanto su hijo, impaciente por volver á ver á su padre, se apresura á salir

á su encuentro para abrazarle; infeliz! ignoraba que corría á su perdicion. El padre, libre de la tempestad, llega al puerto deseado y da gracias á Neptuno, porque escuchó sus votos; pero bien pronto conoció cuán funestos le eran. Un presentimiento de su desgracia le causaba un íntimo arrepentimiento de su voto indiscreto; y así temia llegar á la presencia de los suyos, y ver lo que mas amaba en el mundo. Pero la cruel Nemesis, diosa implacable que vela celosa del castigo de los hombres, y particularmente del de los reyes orgullosos, impelia á Idomeneo con mano fatal é inevitable. Llega, y apenas se resuelve á levantar los ojos, cuando ve á su hijo, y retrocede horrorizado: en vano buscan sus ojos cabeza ménos amada que puede servirle de víctima. No obstante, el hijo se arroja á sus brazos, y queda sorprendido de que su padre corresponda tan mal á su ternura: vale anegado en lágrimas.

II.

Introducción á la Historia de la Revolucion de Francia, por M. A. Thiers.—Me propongo escribir la historia de una revolucion memorable, que ha agitado profundamente á los hombres y que aún los conserva divididos. No disimulo las dificultades de la empresa, pues las pasiones que se creian sofocadas por el influjo del despotismo militar, se sublevaron de nuevo. De repente algunos hombres agobiados por los años y los trabajos, han sentido renacer en sus corazones sentimientos que parecian apaciguados, y nos los han comunicado á nosotros, sus hijos y herederos. Mas si tenemos que sostener la misma causa, no estamos obligados á defender su conducta, y podemos separar la libertad de los que la hayan servido bien ó mal, mientras que tenemos la ventaja de haber oído y observado á estos ancianos, que llenos todavía de los recuerdos, y agitados de sus impresiones, nos revelan el espíritu y el carácter de los partidos, y nos enseñan á comprenderlos. Quizá el momento en que los actores van á espirar, sea el mas propio para escribir la historia; se pueden recoger sus testimonios, sin participar de todas sus pasiones. Mas sea de esto lo que fuese, yo he procurado alejar de mí toda animosidad; me he figurado alternativamente, que nacido en una cabaña, animado de una justa ambicion, queria adquirir lo que el orgullo de los nobles me habia rehusado injustamente; ó bien, que educado en los palacios, heredero de antiguos privilegios, me era doloroso renunciar á una posesion que tenia por una propiedad legítima. Desde entónces no he podido irritarme; he compadecido á los combatientes, y me he indemnizado adorando á las almas generosas.

III.

Fragmento del discurso de Mr. Thiers en su recepcion como miembro de la academia francesa.—Qué tiempos, qué cosas y qué hombres, desde aquel celebrado año de 1789, hasta este otro no ménos memorable de 1830! La antigua sociedad francesa del siglo XVIII, tan culta como mal organizada, pereció en medio de una espantosa tempestad. Una corona se derrocó con estruendo, arrastrando la cabeza augusta que la ceñia. Inmediatamente y sin el menor intervalo, caen las cabezas mas preciosas y las mas ilustres: génio, heroísmo, juventud, todo sucumbe bajo el furor de las facciones que se irritan contra todo lo que tiene valor entre los hombres. Los partidos se suceden, se empujan hácia el cadalso, hasta el término que Dios ha señalado á las pasiones humanas; y de en medio de este caos sangriento, surge de repente un génio extraordinario, que se apodera de esta sociedad agitada, la detiene, la dota á la vez con el órden y la gloria, realiza la mas verdadera de sus necesidades, la igualdad civil, le rehusa la libertad que le hubiera servido de estorbo, y corre á esparcir por todo el mundo las grandes verdades de la revolucion francesa. Su bandera tricolor brilla un día sobre las cumbres del Tabor, otro sobre las aguas del Tajo, y el último á orillas del Boristenes. Sucumbe, al fin, dejando el mundo lleno de sus obras.

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
"ALFONSO REYES"
1625 MONTERREY, MEXICO

grabada profundamente su imagen en la memoria de los hombres; y el mas activo de los mortales va á morir, á morir de inocencia, en una isla del grande océano!

Después de tantos y de tan magníficos acontecimientos, parece que el mundo fatigado debería descansar; pero el mundo marcha, y marcha todavía. Una antigua dinastía preocupada con quiméricos recuerdos lucha contra la Francia, y la hace sublevar de nuevo; las imaginaciones se conmueven, miles recuerdos terribles se despiertan, cuando de repente, ese destino misterioso que conduce á la Francia al traves de los escollos de cuarenta años á esta parte, busca, encuentra y eleva á un príncipe que ha sido á la vez espectador y actor en aquellas luchas, y las ha conservado en su memoria; que fué soldado, proscrito y maestro. El destino le coloca en este trono, rodeado de tantas tormentas, y al instante renace la calma; la esperanza vuelve á entrar en los corazones, y principia la verdadera libertad. He aquí los grandes sucesos que hemos presenciado. Cuando en nuestra infancia nos instruían en los anales del mundo, nos hablaban de las tempestades del antiguo foro, de las proscripciones de Sila, y de la muerte trágica de Cicerón. Nos imponían en los infortunios de los reyes, en las desgracias de Carlos I, en la obstinacion de Jacobo II, y en la prudencia de Guillermo III; nos hablaban también del génio de los grandes capitanes, de Alejandro y de César; y nos deleitaban con la relacion de su gloria y su poder; y nosotros habríamos deseado conocer por nosotros mismos á aquellos hombres famosos é inmortales.

Pues bien, nosotros hemos visto y tocado en realidad estas cosas y estos hombres; hemos tenido un foro tan ensangrentado como el de Roma; hemos visto las cabezas de los oradores conducidas á las tribunas de las arengas; hemos conocido reyes mas desgraciados que Carlos I, mas obcecados que Jacobo II; somos diariamente testigos de la prudencia de Guillermo, y hemos visto á César, al mismo César.

IV.

La Tierra—La tierra es redonda; un viajero que hiciera cuatro kilómetros por hora, y que marchase dia y noche, emplearía un año y diez dias para dar la vuelta al rededor de ella. La esperiencia ha demostrado que la tierra da vuelta en el espacio y ejecuta un doble movimiento: el primero sobre sí misma (ó su propio eje) en el espacio de un dia; y el segundo, al rededor del sol, en el espacio de un año.

La descripción de la tierra es una ciencia que se denomina geografía, y hace conocer su estructura exterior, el origen de los mares, las sinuosidades de las corrientes, y luego las divisiones adoptadas por los pueblos, el espectáculo variado de los climas y los productos del suelo.

La tierra está formada de una masa sólida, cubiertas las tres cuartas partes de su superficie por las aguas del mar, y á todo su rededor se halla una capa de aire de cerca de cuarenta y ocho kilómetros de espesor, que se llama atmósfera.

La tierra encierra minerales, metales, agua, fuego, &c. El suelo está casi en todas partes, de una cubierta de tierra de color negruzco, que se denomina tierra vegetal, porque es adecuada para alimentar las plantas ó los vegetales. La tierra por medio de sus productos provee al hombre de todas sus necesidades [ó de todo lo necesario].

V.

Mineralogía.—La mineralogía abraza todas las sustancias inanimadas de que se compone el globo terrestre; los gases, las aguas, los combustibles, los metales, las sales, las tierras; los productos volcánicos y fósiles son de su dominio. Considerada bajo el punto de vista mas estenso, la mineralogía examina la estruc-

tura del globo, busca las causas de los incendios subterráneos, de los temblores de tierra, de las erupciones volcánicas; tomando entonces el nombre de Geología.

La utilidad de la mineralogía se hace sentir en todas las artes. Ella enseña á conocer el terreno para la agricultura, suministra las primeras materias para la porcelana, para el vidrio, para el cemento y para las construcciones en general; da á la pintura los principales y mas bellos colores; al dibujo el lapiz-plomo y el lapiz-colorado, &c.: ha sido cultivada desde la mas remota antigüedad.

VI.

Geología.—La geología nos hace conocer la estructura del globo, es decir, el órden en que están colocadas y dispuestas las diversas sustancias que entran en la composicion de la tierra.

Cuando la geología se apoya en los hechos claramente demostrados, es de una grande importancia. Ella suministra documentos útiles á la historia, á la agricultura, á diversos ramos de la industria, sobre todo, aquel que tiene por objeto extraer los metales de las entrañas de la tierra.

Volcanes.—Los volcanes deben su origen á los fuegos subterráneos. Situados generalmente á la orilla del mar, son algunas veces colocados sobre una misma línea, en una cadena de montañas. Una erupcion volcánica, así como un temblor de tierra, es de los fenómenos mas terribles que pasan á [ó que se ven en] la superficie del globo. La montaña vomita por una apertura llamada *cráter*, llamas y ceniza en medio de espesos torbellinos de humo, lanza piedras ardientes y enormes peñascos á grandes distancias entre el ruido de detonaciones subterráneas y de golpes redobrados del rayo. Pronto los costados [ó flancos] de la montaña se entrecubren, y de ellos se derrama un rio de fuego llamado *lava*, cuyos torrentes consumen y derriban todo á su paso [ó lo que hallan á su paso].

VII.

Metales.—El oro es el mas precioso de todos los metales: es amarillo, muy maleable, muy tenaz, muy duro, muy pesado y casi inalterable. Para acrecentar su dureza, se le agrega una pequeña cantidad de cobre ó de plata. El oro se halla en vetas, en hebrillas delicadas entre las rocas, ó en lentejuelas y granos diseminados en ciertas arenas. Es tan dócil al martillo, que al batirlo se estiende y dilata sin romperse, y que puede reducirse á láminas ó hilos estrechamente delgados. Con un solo ducado, moneda del valor de once á doce francos, se puede dorar una estatua de tamaño natural; y con tres granos de ese metal, se puede formar un hilo de 291 kilómetros de largo. Unido á una décima de cobre, el oro se emplea para la fabricacion de monedas, de joyas y de piezas de la mas rica platería. Se le halla en algunas partes de Francia, de la España, de la Hungría, pero sobre todo en México.

La plata es un metal blanco, sonoro, susceptible, como el oro, de ser reducido á hilos muy finos; y no puede fundirse sino á una temperatura muy elevada. Se la halla algunas veces en masas ó pedruzcos de un tamaño considerable; pero comunmente se la extrae de otras sustancias, tales como el oro, el antimonio, el arsénico y el azufre, &c. También se mezcla á menudo con un gas llamado *cloro*, y forma un monton de haces de un color verdioso. Unida á una décima de cobre, se emplea para las monedas, los cubiertos, la vajilla y piezas de platería. Cubierta de una hoja delgada de oro, se llama plata sobredorada. Como el oro, se reduce á hojas muy delgadas y casi impalpables; sirviendo así para platear los objetos de cobre y de hierro. Las principales minas de plata son las de México y del Perú.

La platina es el mas pesado de todos los metales. Su color es el del acaro. La propiedad que tiene de ser inatacable por el fuego, el aire y los ácidos la ha-

es muy preciosa para las artes. Solo el *agua régia*, combinacion del ácido nítrico y del ácido muriático, tiene el poder de atacar y disolver la platina. Se emplea tambien para la fabricacion de los aparatos destinados á las operaciones químicas, y se hacen con ella crisoles, vasijas, tubos, cápsulas y cazolotas de fusiles. En Rusia se ha comenzado á hacer moneda de ella. La sustancia de la platina se encuentra en la forma de granos, diseminados en las arenas que encierran oro y diamante. Su descubrimiento no data sino de 1741. Se la halla en México, en la América meridional y en Siberia, en los montes Urales.

El *cobre* es un metal rojizo, muy comun, pero que se halla con bastante rareza sin mezcla estraña. Es muy maleable [ó impresionable al martillo], sonoro; pero susceptible de ser alterado por los ácidos mas débiles; y estando espuesto á la humedad del aire, se cubre de una materia verdosa, que es el *soliman*, uno de los venenos mas violentos que se conocen. El cobre se halla en casi todos los paises, pero sobre todo en Rusia, Suecia y Noruega. La sustancia del cobre es muy numerosa, repartida por lo comun en una composicion de cobre, azufre y fierro; y se encuentra en masas bastante considerables ó en vetas. Se sacan del cobre para la necesidad de las artes, varias sales de gran importancia: acetatos, carbonatos, sulfatos, arsénico, &c. Cuando se une el cobre al estaño, se obtiene el bronce, de que se hacen cañones, campanas, estátuas, relojes, vasijas y una multitud de objetos de ajuar. Unido con el zinc se convierte en laton ó cobre amarillo, y sirve para hacer instrumentos de fisica, música, maquinarias de relojes, candelabros, blandones y utensilios de cocina, tales como calderas, caserolas, &c., en cuyo caso el cobre debe estar cubierto de una capa de estaño, que lo preserva de la oxidacion. Esta operacion se llama *estañadura*.

El *fierro*, es sin contradiccion, el metal mas útil al hombre, y por un beneficio de la naturaleza, se halla en una abundancia proporcionada á su utilidad. Casi nunca se halla el fierro puro, sino siempre unido á materias estrañas: en cuyo caso se llama *sustancia de que se saca el metal* [ó *mineral*]. Para despojar el mineral de las sustancias estrañas con las cuales está combinado [ó mezclado], se le introduce con carbon en un hornillo, y cuando esté fundido, se le cuela en moldes de arena, tomando entónces el nombre de *fundicion*; pues de esta manera es derretible y muy quebradizo. La fundicion se funde nuevamente en un segundo hornillo, llamado hornillo de refinadura, y cuando se haya enfriado, en forma de un casjaron, se le introduce en un tercer hornillo, de donde se retira en un solo pedruzco que se lleva al martinete [ó mazo], esto es, á un enorme martillo que lo bate á golpes redoblados. Entónces se ve salir de la masa de metal las materias que causan la impureza del fierro. A medida que estas materias salen, el fierro que se purifica, se reduce, se solda, bajo la accion del martinete, y toma así el vigor y la flexibilidad de que carece la fundicion. Por medio de cilindros se le reduce al estado de barras y de hojas delgadas llamadas *palastro*. Por medio de una hilera se hacen con el fierro de buena calidad esos hilos que pueden ser estirados con fuerza sin romperse y doblarse en todas direcciones. El fierro se emplea para las construcciones, puentes, rieles de los caminos, balas de cañon, utensilios agrícolas, clavos, cerrajería y otra multitud de objetos útiles.

El *acero* se obtiene poniendo el fierro forjado en contacto con el polvo del carbon, á una temperatura muy elevada, y es de un gris claro, susceptible de un hermoso bruñido. Calentado fuertemente, y enfriado repentinamente en agua fria, los ácidos ó el mercurio, toma el nombre de *acero templado*, y entónces es quebradizo, mas elástico, mas duro, lo mas á propósito para la fabricacion de diversos instrumentos, tales como navajas de afeitar, cuchillos, cortaplumas, instrumentos de cirujía, sables, espadas, &c. Tambien se hacen joyas con el acero; y asimismo los muelles de los carruajes y de los relojes de bolsa y de mesa.

El *plomo* es un metal de un blanco azulado, blando, derretible á una débil temperatura. Despues del oro y de la platina, es el metal mas pesado. Se

hacen con el plomo balas, fuentes, ataúdes, cañones de chimenea, canales de tejados, etc.; y se cubren tambien con él los terraplenes. Es necesario evitar con cuidado el servirse de tientos de plomo para echar vino ó vinagre, pues pueden resultar de ello accidentes graves. Las principales minas de plomo son explotadas en Alemania, Inglaterra y Francia.

El *estaño* es un metal de un blanco argentino, mas duro que el plomo, fácil de derretir y muy ligero. Las artes no lo emplean mucho sino en el estado de liga. Al aplicar una capa (ó cubierta) de estaño al fierro ó al cobre, se preservan dichos metales de la oxidacion. La hoja de lata no es otra cosa que fierro laminado estañado. El estaño reducido á láminas delgadas y amalgamado con el mercurio, forma el *alinde* que transforma el vidrio en espejo. Se hacen cucharas, platos etc., con el estaño; y minas de este metal existen en casi todos los paises, pero especialmente en Inglaterra, Alemania y la América.

El *zinc* es un metal de un blanco azulado, y mas duro que el estaño, siendo flexible al martillo, fácil de derretir y volátil. Ligado con cobre constituye el similar, de que se hacen joyas comunes. Hoy día, se hacen con el zinc laminado, muchos utensilios de menage, que en otro tiempo no se hacian sino de cobre. Se le emplea tambien en la composicion de los fuegos artificiales y en las artes industriales, sirviéndose igualmente de él para cubrir los techos de las casas y edificios, en vez de las tejas y de pizarra. El zinc no se halla en su estado natural, pero las sustancias de donde se extrae son numerosas, siendo las mas comunes la *blenda* y la *calamina* (ó *piedra calaminar*), sulfuro y óxido de zinc.

VIII.

La *Fisica*.—La naturaleza ofrece todos los días á nuestros ojos las maravillas mas asombrosas, y las mas dignas de ocuparnos (ó de estudio). Las nubes se elevan en el aire y vuelven á caer en lluvias que fertilizan nuestros campos. Manantiales bienhechores brotan de la base de las montañas, y van á derramarse por las llanuras donde se convierten en grandes corrientes. El relámpago brilla, y el trueno suena por encima de nuestras cabezas. Los vientos se elevan en el aire, y nos traen tan pronto el calor, como el frío y la lluvia. Gozamos de los beneficios de la luz, del fuego y del aire. En resumen, á donde quiera que fijamos nuestra atencion, hallamos alguna maravilla que admira, algun don de la Providencia que bendecir. Todas esas cosas son propias para excitar la curiosidad de los hombres, y son tambien buscadas en todo tiempo, con el objeto de conocerlas. Se ha dado el nombre de *física*, esto es, *estudio de la naturaleza*, á la ciencia que esplica las causas de esos grandes fenómenos; y han llamado *físicos* á los sábios que han trabajado para perfeccionar dicha ciencia, haciéndola útil á sus semejantes. Los cuerpos son partes determinadas de la materia, y todo cuerpo tiene cierto número de propiedades generales de los demas, que son: la estension, la impenetrabilidad, la divisibilidad, la compresibilidad, la porosidad, la movilidad, la pesantéz.

IX.

El *trueno*.—El trueno es una fuerte descarga (ó explosion), eléctrica en la atmósfera; siendo los relámpagos las inmensas chispas que le acompañan. Esta analogía de uno de los mas terribles, de los mas grandes fenómenos de la naturaleza, con los efectos que nuestras débiles máquinas producen á voluntad nuestra, está demostrado perfectamente por esperiencias decisivas. Se ha hecho subir hácia [ó con direccion á] las nubes tempestuosas un escarabajo, cubierto de tafetan, llevando en su extremo superior una punta de fierro, su alambre entrelazado con la cuerda descendia hasta un largo cordon de se-